



IDÉES

Luc Baptiste Face à la concurrence des écrans, l'école doit consacrer plus de temps à l'écrit

Le docteur en sciences de l'éducation estime que la fixation sur la dictée cache un rapport de plus en plus difficile de l'école à la culture écrite, alors que la production de rédactions, notamment, permet un apprentissage plus poussé de la langue

La dictée est de retour, encore. Exercice réputé emblématique de l'école, la dictée « parle » à tout le monde. On pourra considérer que l'annonce du ministre de l'éducation nationale est un affichage politique – une petite touche d'un passé fantasmé ne peut pas faire de mal. Mais il ne s'agit pas que d'un affichage : Pap Ndiaye évoque le trop peu d'écriture en CM1 et CM2 et répond à une évolution jugée préoccupante. C'est l'insuffisance des pratiques d'écriture qui se profile derrière la dictée. A la dictée quotidienne, les directives nouvelles ajoutent des prescriptions déjà formulées en 2002 : écrire plus, lire plus, consacrer deux heures par jour aux activités de lecture-écriture.

Les éléments avancés par le ministre à l'appui de son offensive sont connus. Déjà la faiblesse en orthographe des élèves à l'entrée en 6^e qui font « deux fois plus de fautes » (fautes ou erreurs?) qu'en 1987. Cela signifie qu'est observée une difficulté accrue à transcrire un énoncé. Pas étonnant : l'apprentissage formel de la langue occupe moins d'heures que jadis, les programmes ayant régulièrement exigé depuis Jules Ferry (sauf en 1985) que moins de temps soit consacré à l'orthographe et davantage à la production d'écrits. Sans résultats concernant celle-ci. Sont aussi rele-

vées les difficultés en conjugaison. La maîtrise des variations du verbe réclame une pratique scripturale continue, pas seulement des exercices ponctuels. C'est évidemment à l'écrit que se manifestent les difficultés en conjugaison et en orthographe, pas à l'oral.

Et, selon le ministre, « 27 % des élèves (...) n'ont pas le niveau requis en français » à l'entrée en 6^e. Mais qu'est-ce que le « niveau requis en français » ? Le bagage lexical ? La maîtrise syntaxique ? La lecture et la compréhension d'un écrit ? La capacité à écrire et réécrire, ou à écrire sans faire d'erreurs d'orthographe et de conjugaison ? La capacité à prendre la parole, à entrer dans une interaction verbale ? C'est de tout cela qu'il est question. La dictée quotidienne ne saurait être la solution. L'exercice est dénué d'utilité s'il ne s'intègre pas dans de riches dispositifs d'enseignement de la langue et de ses usages, et dans des pratiques d'écriture.

En cycle 3, les pratiques d'écriture sont possiblement multiples : copie des leçons (ce qu'il faut en retenir), réponses à des questions (en lecture, en science, en histoire...), prise de notes (à partir de documents, de livres, d'expériences), compte rendu (de recherche, de discussion, de lecture), résumé (d'une histoire, d'un texte exploré collectivement), production d'écrits narratifs personnels (récits

de vie, fictions). C'est cette pratique constante de l'écriture qui forge une culture de l'écriture où la dictée prend place sans être un totem. Et c'est cette pratique constante de l'écriture qui souvent manque dans les classes.

Si l'activité scripturale consiste seulement à répondre de temps à autre à des questions ou à remplir des cases dans des textes à trous, alors écrire se révèle extrêmement difficile : il faut beaucoup de temps pour peu de mots, et les élèves se découragent, et les maîtres avec. Sans une pratique régulière, diverse, exigeante de l'écriture, l'élève n'acquiert pas d'aisance et se trouve incapable, lorsqu'il doit écrire, de mobiliser ce qu'il doit mobiliser mentalement, incapable même de mobiliser son corps pour ce qui est une épreuve aussi physique que mentale.

Toujours plus à faire en classe

C'est ce qui se produit quand les leçons, au lieu d'être recopiées, sont à coller dans le cahier, quand on n'exige pas des élèves de recourir constamment à des écrits de travail et de pratiquer régulièrement et individuellement l'écriture de textes. Ce ne sont pas quelques minutes de dictée par jour qui peuvent changer un rapport à l'écrit forcément difficile quand il n'est pas soigneusement construit.

Une raison couramment entendue chez les enseignants découle





de ce qui vient d'être dit : écrire prend trop de temps, certains élèves n'y parviennent pas et sont mis en difficulté. Cela se joint à un discours commun et peu questionné sur la « réussite pour tous » et sur la sacro-sainte « bienveillance ». Il faut aussi prendre en compte la désaccoutumance de la pratique de l'écriture en raison de la place prise par le numérique dans les classes.

Les élèves ne voient plus guère écrire leur professeur qui généralement projette sur écran les énoncés, consignes et leçons. Et puis il y a chez les maîtres le sentiment qu'ils ont toujours plus à faire en classe, notamment assurer tout ce qui relève des « éducations à » [des modules d'enseignements transversaux proposés dans les programmes du premier et du second degré], et qu'ils n'y peuvent mais.

Or le travail de l'écriture – en particulier de production de textes personnels – réclame du professeur un investissement important non seulement en *instrumentation* (l'orthographe, etc.) mais en accompagnement. Faire écrire ses élèves, c'est assurer un suivi et, pour que tout ne soit pas à refaire chaque jour, c'est construire des dispositifs qui tout à la fois enrôlent l'élève et lui permettent de devenir auteur. Affaire de pédagogie : le professeur exerce le métier d'obliger, cet art de faire qui permet à l'élève de dépasser ses réticences, ses résistances, ses blocages.

La fixation sur la dictée nous dit quelque chose de la difficulté de l'apprentissage de la langue écrite, mais surtout du rapport difficile et peut-être de plus en plus difficile de l'école avec la culture écrite, qui est concurrencée, débordée par des pratiques liées aux écrans.

Le recours incantatoire à la dictée ne réglera rien. En revanche, la nécessité de consacrer plus de temps à lire et à écrire fait sens. L'annonce sera-t-elle suivie d'effets ? Reformulée une nouvelle

fois, l'insuffisance du travail sur l'écriture est repérée depuis longtemps, les programmes scolaires sont explicites. Mais l'institution a-t-elle la capacité à affronter les vents contraires, à imposer une culture écrite plus que jamais nécessaire mais qui n'est pas spontanément en phase avec la culture dominante ? ■

Luc Baptiste est docteur en sciences de l'éducation (Inspe Clermont-Auvergne jusqu'en 2022), écrivain et photographe. Il a notamment écrit « Pour un enseignement de l'écrit. Faire écrire des textes à l'école » (ESF Sciences humaines, 2021)



LA DICTÉE EST DÉNUÉE D'UTILITÉ SI ELLE NE S'INTÈGRE PAS DANS DE RICHES DISPOSITIFS D'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE

